



Le MORVAN

MARS 1969

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

LE MORVAN, DISLOQUÉ, EST CEPENDANT UNI PAR SON SOL ET PAR SES HABITANTS.
ON COMPREND QU'IL NE SOIT NI BOURGUIGNON NI NIVERNAIS.

Imbart de la Tour (Bourgogne).

Les morvandiaux à Paris : UN PEU D'HISTOIRE

La première émigration importante des Morvandiaux vers la capitale remonte sans nul doute à plus de cinq siècles. Ceux-ci arrivèrent sur des bateaux chargés de bois, ces fameux « margotats » partant de l'île Margot à Clamecy, et plus tard sur les trains de bois flottant, partis également de Clamecy et des ports de l'Yonne.

En recherchant de la main-d'œuvre spécialisée pour le triage des bûches et le conditionnement du bois de chauffage : empilage, sciage, fendage, les marchands de bois furent à l'origine de cette première émigration. C'est ainsi que les « Morvandiaux de Paris » se fixèrent dans les vieux quartiers, près du port de la Bastille (aujourd'hui disparu) près de la Tournelle ou à la Ferme sans Tête près de l'Hôtel de Ville, où se trouvaient leurs chantiers.

Les calamités qui s'abattirent sur le Morvan, ainsi que « l'Industrie des Nourrices », furent dans la suite, les principales causes d'émigration. La « Nourrice » plaça souvent un frère, un cousin, un ami, voire son mari, comme palefrenier, cocher ou employé de maison dans les familles où elle servait.

A partir de la fin du XIX^e siècle, ils purent obtenir des places à la Ville de Paris (cantonniers et bûcherons) et dans la police parisienne.

C'est ainsi que s'est formée

peu à peu, l'importante colonie morvandelle de Paris. Aujourd'hui, de nombreux enfants de ces pionniers, bénéficiant de facilités procurées par la capitale, sont arrivés à d'importantes situations.

Les Morvandiaux se sont certes adaptés à la vie parisienne mais ils ont conservé dans leur intimité, leurs traditions, leur façon de vivre. Ils ont continué à faire... la soupe aux choux à se nourrir de « crâpiau ». Ils ont surtout conservé leur patois du Morvan et nous connaissons

encore, en 1969, des ménages qui, chez eux, n'emploient pas d'autre langage que celui de leur village.

Les Morvandiaux « déracinés » ont toujours cherché à se grouper. Il est reconnu que dans les races celtiques dont nous sommes issus, l'homme est né plus « sociable » que dans d'autres races.

Héritiers de la tradition des « clans » et des « communautés », le grand nombre des Morvandiaux habitant Paris, devait amener la création de groupe-

ments entre originaires du même pays ou de même profession.

Parmi les sociétés de notre région, nous citerons : la Société Amicale et Philanthropique « Saône-et-Loire à Paris » (1880) ; « L'Appui fraternel des Enfants de la Côte-d'Or » (1891) ; « L'Union Bourguignonne » ; « Les Bourguignons Salés » ; « L'Entraide de Saône-et-Loire » ; « L'Amicale Creusotine » ; « Les Nolotois de Paris » ; « La Feuillette » ; « La Flamusse » ; « La Grappe », et bien d'autres Amicales de cantons ou de communes.

Les sociétés originaires de l'Yonne ont toujours été très nombreuses et plusieurs avaient des tendances politiques ; citons « Le Cercle Philanthropique Républicain de l'Yonne » ; « L'Yonne Radicale et Radicale-Socialiste » ; « L'Yonne Socialiste » ; « La Puisaye » ; « Les Amis de l'Yonne » ; « Les Amis de l'Avallonnais », etc.

Le département de la Nièvre avait aussi, à Paris, de nombreuses sociétés à forme d'amicales ou de mutuelles : « Les Enfants de la Nièvre » ; « La Nivernaise », société d'épargne et de participation ; « La Caisse Libre nivernaise » ; « L'Aiguillon » ; « La Puisaye » ; « L'Union fraternelle des origines de Moux », société de secours mutuels, fondée en 1902 ; « La Machinoise » ; « Originaires de Clamecy » ; « L'Amicale des Enfants de Saint-Brissson », etc.

En ce qui concerne les sociétés morvandelles, groupant les originaires des quatre départements : Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne, Côte-d'Or, la première a été fondée en 1911, ayant pour titre « Le Morvan », président M. Soudan, secrétaire général M. Vieillard-Baron.

En 1912, se créa la « Ruche du Morvan », dont le président d'honneur fut M. Imbart de La Tour.

Le 11 février 1913, la société « Le Morvan » devient « Le Morvan à Paris ». La guerre de 1914 arrêta l'élan de ces sociétés très actives.

En 1919, seule se reforma la

Vice-amiral de BOURGOING

EN Morvan, on désigne sous le nom de « GALVACHERS » ces charretiers qui, traditionnellement, se louaient avec leurs attelages de bœufs pour des transports ou pour une saison de travaux agricoles aussi bien en Bourgogne au « pays des vignes », que dans les plaines céréalières du pourtour.

L'origine de ce vocable a donné lieu à beaucoup d'hypothèses souvent ingénieuses mais qui n'ont jamais été unanimement acceptées. Dans le doute, j'adopterais volontiers l'étymologie proposée au milieu du siècle dernier par M. de Chambure dont le « Glossaire Morvandiau » fait encore autorité. La racine « Galva » indiquerait, selon lui, l'idée d'errance. Le galvacher s'opposerait, ainsi au cultivateur sédentaire qui reste sur sa terre et pour lequel a été forgé le beau terme de « manant ». Cette racine aurait donné

fois de plus, et, d'un nouveau signe de croix, bénit les bœufs qui se remettent en marche... Grégoire de Tours, qui rapporte ce miracle, nous dit que quatre cents personnes reçurent ce jour-là le baptême. Et c'est ainsi que, peu après, la promenade de Bérécynthe fut remplacée par les processions des Rogations qui se perpétuèrent dans toute la Gaule.

Les Galvachers de nos jours paraissent avoir oublié jusqu'au nom de Saint Simplicien qui, cependant, mériterait bien d'être reconnu pour leur patron. Sa fête se célèbre le 24 juin et les Galvachers, en s'associant ce jour-là aux réjouissances champêtres de la Saint-Jean pourraient très naturellement renouer avec une de leurs plus vénérables traditions.

Quant à leurs lettres de noblesse, elles peuvent remonter à l'époque où régnait sur la Gaule la première race de nos rois.

et sont restés au cours des siècles les « Compagnons des Etables » que nous avons connus.

Leur condition et le rythme de leurs travaux se sont peu modifiés jusqu'au début de l'ère industrielle. Ils ont même su alors élargir leurs activités : la création des chemins de fer et l'extension de la culture de la betterave à sucre les ont amenés à fréquenter avec leurs attelages bien au delà de Paris, une vaste région aux frontières mal délimitées que les anciens de chez nous appellent encore la « Picarderie ».

En même temps d'ailleurs disparaissait la race des bœufs morvandiaux roux tachetés de blanc qui étaient si bien adaptés à notre climat et se contentaient de nos maigres pâturages. Les galvachers importèrent et utilisèrent successivement des grands bœufs de Salers puis finalement les

Les Galvachers

Il y a galvachers et galvachers. Il y a les galvachers de M. Jaillot folkloristes de réputation européenne. Ce sont de gentils garçons et de charmantes demoiselles.

Il y a les autres, les anciens, ceux qui ont disparu, tués par le chemin de fer.

Comme l'a très bien fait remarquer M. Lucien Héraud, président distingué de la Commission linguistique de l'Académie de Dijon, les Galvachers n'étaient ni des bouviers, ni des beutiers, ni des convoyeurs de bœufs aux abattoirs de La Villette. « Ils étaient les précurseurs de nos transporteurs routiers ». Ils transportaient du bois, mais aussi tous les articles de ravitaillement et particulièrement du vin de Bourgogne. Tout ce que transporta le chemin de fer après eux.

Ils n'avaient pas bonne réputation. Voici comme les peint un auteur bourguignon. « Voyez-les avec leur veston de droguet, leur chapeau à large bord, leurs hautes guêtres, aiguillonnant les bœufs qui traînent le chariot primitif des Montagnes Noires ! Rusés, vantards, batailleurs, menteurs... ».

On ajoutait généralement trousseurs de cotillons. Il est vraisemblable que nos galvachers n'étaient pas tous des petits saints. Mais on avouera que le portrait doit être tout de même chargé, peu ou prou, plutôt prou !

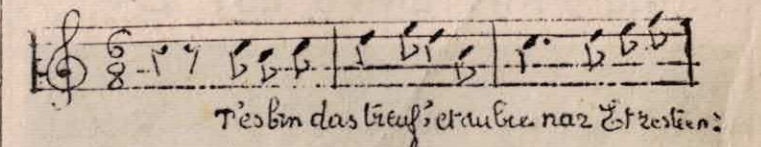
Il n'est pas question aujourd'hui de la vertu de nos galvachers. Il s'agit de l'étymologie de leur nom. Ce n'est pas une petite question linguistique.

J.-B. JANNOT.

La chanson des Galvachers

Nasillardes et grinçantes, aiguës et nettes, vieilles et cornemuses entament « Les Galvachers » qui sont comme le chant national du pays. Ce n'était plus ces airs anonymes que les violons répètent dans les grandes villes. Comme les chênes celui-là montait du sol. A l'entendre on pensait aux bœufs qui sont la force et l'honneur du pays, aux villages isolés au milieu des bois, à toute la vie obscure et résistante qui s'épanouit depuis des siècles.

Henri BACHELIN.



Ce slogan ne veut pas dire que nous soyons chauvins ou xénophobes.

Nous voulons seulement rester nous-mêmes. Par suite de notre isolement, de notre « insularité », par nos origines celtes, nous avons une patrie et nous formons un peuple. Nous voulons qu'on le reconnaisse.

Nos voisins — il faut bien les nommer — Bourguignons et Nivernais, n'ont pas toujours eu de la tendresse pour ce coin de pays excentrique qu'on leur avait annexé.

La dislocation entre quatre départements, six sous-préfectures, trois diocèses ne prouve pas un grand souci de l'unité d'un pays et d'un peuple.

Mauvais vent ! mauvais sol ! mauvais gens, dont « on se gausse ». Voilà ce qu'on pense de nous et de notre pays.

Nous ne rendons pas la pareille à nos grands voisins. Paysans et bucherons éblouis, nous admirons sans envie, la beauté et la richesse de leur province.

Le Val-de-Loire est un pays béni des Dieux. Comme dans la Terre promise, il y coule le miel et le lait. Ses herbages luxuriants ont formé la plus belle race de boucherie du monde. La grande route n° 7 et la ligne de chemin de fer du Bourbonnais ont ouvert cette région au commerce, à l'industrie, au tourisme.

Le magnifique ruban d'argent de la Loire relie Decize, Nevers, La Charité, Cosne à la douce angevine. Le Palais ducal est, géographiquement, le premier des châteaux de la Loire. Saint-Etienne et La Charité sont parmi les plus belles des églises romanes.

Dans Nevers, la ville aux cent clochers, la période des Gonzague fait songer aux siècles de Pélicés et d'Auguste. La faïencerie et les autres arts s'y sont épanouis.

Quand on quitte le sombre pays pour entrer en Bourgogne, soit par Nolay, soit par Couches, c'est l'éblouissement. On pénètre dans le pays ensoleillé où chante l'alouette, dans une terre d'allégresse.

Là, sur les côtes lumineuses, murit le raisin qui crée la richesse, la gaieté, l'esprit. Les noms de Pommard, de Beaune, de Meursault, de Chambertin résonnent comme des noms de gloire et de victoire.

L'orgueil des Grands Ducs, l'habileté des artistes flamands, la ferveur monacale ont semé le pays d'admirables monuments. La Bourgogne tout entière est un couloir où coule la richesse.

Nous n'opposons pas notre pauvreté à la fortune de nos voisins. Mais qu'on nous laisse la liberté de préférer notre « sauvagerie ».

Peu importe que notre Morvan soit pauvre, battu par les vents, enfoui dans la forêt, il est notre patrie. Il nous enseigne dans un réseau très fort de souvenirs, d'influence, de tendresse. C'est à lui que nous donnons notre premier amour.

A l'imitation des félibus provençaux, mais avec moins de poésie, nous exprimons les nuances et la hiérarchie de nos amours.

J'aime mieux ma maison que ta maison. J'aime mieux mon ouche que ton jardin. J'aime mieux ma famille que ta tienne. J'aime mieux mon village que ta ville. J'aime mieux mon Morvan que ta province. Et j'aime la France, la douce France par-dessus tout !

Qui peut nous blâmer de ces préférences sentimentales et de ces réalités solides ?

Joseph PASQUET.

DANS sa séance du 31 janvier 1968, la Commission de linguistique et de folklore de l'Académie de Dijon, après avoir examiné les diverses hypothèses émises jusqu'ici, en a rejeté plusieurs et n'en a admises formellement aucune. Elle a demandé toutefois — approuvée en cela par M. Roger Denux — que l'on fasse de nouvelles recherches dans le parler charollais, car Littré, dans son Dictionnaire de la langue française, rapproche du terme galvauder un certain nom galvache, utilisé, dit-il, au sens de Charroi par les habitants de Charolais.

Selon nous, il y a malédiction...

Certes, Littré (1801-1881) lorsqu'il réunissait les éléments de son dictionnaire (1863-1877) a fait des recherches dans les provinces du Centre et a recueilli des renseignements fournis par des correspondants. Peut-être a-t-il connu ainsi la chanson des Galvachers Mais, dans son esprit, Morvan et Charolais ont dû se confondre et le Cha-

J.-B. JANNOT

rollais s'est imposé à lui en raison de la renommée mondiale de son élevage de bovins. (Littré, d'ailleurs, n'est pas exempt de « fausses notes »).

Nous sommes confirmés dans notre opinion que le galvache charollais de Littré est, en fait, le galvache morvandiau, par le résultat entièrement négatif d'une prospection récente que nous venons de faire en Charolais. Une enquête effectuée à Charolles et dans les communes voisines, auprès de personnes généralement âgées, n'a pas fourni le moindre indice de l'existence du mot galvache. Ajoutons que le dictionnaire manuscrit de l'excellent connaisseur du dialecte charollais que fut Gabriel Roberjon, décédé l'an dernier, ne contient pas les mots galvache et galvacher.

En Charolais, le bouvier, le voi-

lurier à bœufs, s'appelait Morvandiau, ce métier étant souvent fait par des gens originaires du Morvan. Par ailleurs, les autres parlers régionaux que nous connaissons ignorent, eux aussi, galvache et galvachers ; on n'en trouve pas trace non plus dans les dictionnaires d'argot, pas plus que dans les dictionnaires et ouvrages consacrés à l'ancien français.

On en vient alors à se demander s'ils ne sont pas spécifiquement morvandiaux et s'ils n'ont pas été forgés de toutes pièces par quelqu'un de notre Terroir ? Sauron, l'auteur de la chanson (1847) ne serait-il pas aussi le créateur des mots qui lui ont servi de fanions : galvache et galvachers ? Il était, rappelons-le, maire d'Anost et régisseur des forêts du Haut-Morvan qui appartenait alors, pour

la plupart, à la famille des Montagnard. C'est dire qu'il connaissait bien ces braves rouliers et que, pour les chanter, eux et leurs dur métier, il a pu vouloir créer des termes qui les définissent parfaitement.

Il se serait servi, pour cela, en l'associant à VACHER, de l'entité gauloise GALA, que l'on retrouve dans l'irlandais GAL (brave, courageux) et peut-être dans certains dérivés de langue française (GALLARD) et de langue d'oc (GALHART). Non loin du Beuvray sur lequel s'élevait l'oppidum éduen de Bibracte, est-ce invraisemblable ?

GAL + VACHER, n'était-ce pas le vocable sentant le Terroir que souhaitait Sauron pour célébrer devant ses contemporains et rappeler à la postérité cette méritante corporation de rouliers dont l'activité n'a cessé qu'à la fin de la première guerre mondiale et qui ont été, en somme, les précurseurs de nos routiers actuels ?

Ces Mérovingiens n'aimaient pas faire la guerre ; ils laissaient cela à leurs maires du Palais. D'où le surnom de rois fainéants dont l'histoire officielle les a gratifiés. En réalité, ils occupaient tous les loisirs que leur laissaient leurs effroyables tragédies familiales à la gestion de leurs vastes domaines. Ils vivaient dans leurs villas, entourés de leurs compagnons — en latin « comes » — dont nous avons fait le mot « comte », se déplaçant d'une résidence à l'autre dans les chars à bœufs que l'imagerie populaire nous a rendus familiers.

Leur acte de baptême peut être daté de la fin du IV^e siècle. Dès lors, cinquante ans après la mort de l'empereur Constantin, le Christianisme est solidement implanté dans toutes les villes de la Gaule, mais, malgré l'énergie et l'inlassable dévouement du grand Saint Martin, la conversion des campagnes n'est pas encore achevée : déjà les Morvandiaux n'acceptaient qu'avec méfiance les nouveautés... A Autun, où Saint Martin avait résidé à plusieurs reprises la chaire épiscopale était alors occupée par l'un de ses émules, l'évêque Simplicie, qui avait à cœur d'achever l'œuvre de son maître.

Or les galvachers de cette époque avaient pour tradition, chaque printemps de présenter dans les champs, sur leurs chars, la statue de la déesse Berecynthe. C'était une de ces anciennes divinités orientales de la fécondité dont le culte s'était peu à peu répandu dans l'Occident Romain ; sa présence devait assurer l'abondance de la récolte. L'évêque Simplicie profita d'une de ces cérémonies pour se manifester publiquement. En habits sacerdotaux, il se présente devant le char. Sur un signe de croix du prélat, les bœufs s'arrêtent brutalement et la statue de la déesse tombe à terre.

Devant ce sacrilège, les assistants relèvent la statue et lui offrent en vain un sacrifice expiatoire : les bœufs refusent d'avancer et le char reste cloué au sol. L'évêque intervient une

fois de plus, mais les bœufs restent immobiles. Les assistants se mettent à rire et à se moquer de lui. L'évêque, furieux, se précipite sur le char et veut le pousser en avant. Mais les bœufs se mettent à ricaner et à se moquer de lui. L'évêque, furieux, se précipite sur le char et veut le pousser en avant. Mais les bœufs se mettent à ricaner et à se moquer de lui.

de bienveillance, il commence le quadrillage de la terre de mon enfance.

J'ai retrouvé mes jambes de douze ans. Du vieux pont — cote 168 m. — j'ai gravi la Creuse, le vieux chemin d'Uzy et d'Avallon. Je grimpe à la Roche où l'abbé Lacroix a érigé la statue de Notre-Dame de la Lumière. De ce belvédère, de 250 m., je découvre — dans l'axe nord-sud — tout mon village, bâti en gradins sur un promontoire qu'enserme la Cure. A l'est, bordant le lit de la rivière, voici les forêts de Narbois et de Fretay. Vers le sud, le bois de Chamery me cache les châteaux de Bazoches et de Vauban. Et la forêt gagne le Mont-Vigne.

Sur la droite la vue est libre. Au deuxième horizon la butte de Saint-Aubin domine Chalvron. Puis les collines de Seuvres et de Foissy s'étendent vers l'ouest. Au premier horizon, c'est le bois de l'Epenay et les tours du château de Domecy. A mes pieds, la Cure poursuit sa course, longeant les bois de Précé et les roches de Gratteloup. Mais à ma droite un bosquet me cache Vézelay.

Sans tarder mes nouvelles coordonnées sont SE-NW, appuyé à la forêt de Fretay, ayant le Morvan dans mon dos, je prends en enfilade la vallée de la Cure jusqu'à Pierre-Perthuis. Mon nouvel observatoire est à la cote 270 m. Ma vue rase le bois de l'Epenay et le plateau de Précé. Je revis l'émerveillement de mes yeux d'enfant lorsqu'ils découvrirent un jour cette brèche dans laquelle la Cure s'engage pour gagner le Nord. A sa gauche, elle a l'épave de Vézelay, 260 m., à sa droite l'avancée du plateau de Tharosseau, 343 m.

Le sexagénaire vient de poser son doigt sur la carte géologique. Je redouble d'attention.

Cette brèche dans laquelle la Cure s'engage à partir de Pierre-Perthuis est une faille ; une de ces cassures des temps géologiques qui séparèrent le Morvan des terres alluviales et sédimentaires du Lias. Cette faille — la principale — part de Sermizelles et gagne le Mont-Vigne, 428 m. et le Bazois. Ici finit le Morvan. Le ru de Bazoches draine une dépression dont les bords sont Morvan ou Lias. C'est aussi cette faille qui, à Saint-Père, libère les eaux des Fontaines-Salées...

La terre de mon village, la terre de mon enfance est donc bien... morvandelle !

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Dom Bénigne DEFARGES.

Le sexagénaire soulève ses lunettes... et je retrouve mes yeux de douze ans !

Le calendrier des Postes était le géographe de nos villages, mais aussi le pédagogue des enfants en qui s'éveillaient une vocation de géographe et d'historien. Riche de science, le calendrier

des Postes était aussi riche de silence et de désillusion. Sa carte enserrait notre département dans une frontière ; mais laissait en un demi-blanc les territoires limitrophes, comme à la même époque les grands atlas le faisaient pour les « terres inconnues ». Frontière, limite,lisière, ces termes ont un contenu nostalgique et impitoyable. Les hommes qui sont « au-delà » sont-ils des inconnus, des étrangers ?

Mon village s'appelle Cure, comme la belle rivière qui l'arrose. Depuis la Révolution française, il est le centre administratif d'une commune faite de deux paroisses : Domecy et Cure, dont le nom officiel est Domecy-sur-Cure. Ma commune possède des titres de noblesse : un castel du XIV^e siècle et une abbaye du XI^e siècle. Les Bénédictins de l'abbaye Saint Martin de Chores avaient généreusement doté mon village d'une église distincte de leur église conventuelle. L'église de Domecy, dont le patron est Saint Romain — martyr — 18 novembre, possédait le titre paroissial et celle de Cure, dont le patron est saint Antoine — ermite, 17 janvier — n'était qu'une desserte. Le cure nommé par l'abbé de Cure résidait à Domecy.

Et une frontière était là. L'abbaye de Cure et ses deux paroisses étaient en Nivernais, de l'archiprêtre de Corbigny, du diocèse d'Autun et du bailliage de Saint-Pierre-le-Moittier. Sur le nord, la Cure, devenue frontière, les séparait d'Uzy, hameau sis en Bourgogne. Depuis la suppression des divisions provinciales, Domecy-sur-Cure est du canton de Vézelay, de l'arrondissement d'Avallon, du département de l'Yonne. Cela semble plus rationnel au géographe, puisque la Cure porte ses eaux vers Paris. Pour autant, Cure et Domecy étaient-ils coupés du Nivernais, devenu Nièvre ? Non, car leur territoire est traversé, du nord au sud, par une route qui, il y a cinquante ans, portait sur ses bornes les distances respectives d'Avallon et de Corbigny. Non, car leurs fermiers fréquentaient aussi bien les foires de Lormes que celles d'Avallon. Non, car, élément humain révélateur, les fermiers qui exploitaient sur Domecy - les Gourbin, les Guyard, et les Herardot, étaient venus de la Nièvre.

Le sexagénaire a rajusté ses lunettes. Il tire à lui la carte géologique n° 111 avec un sourire

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

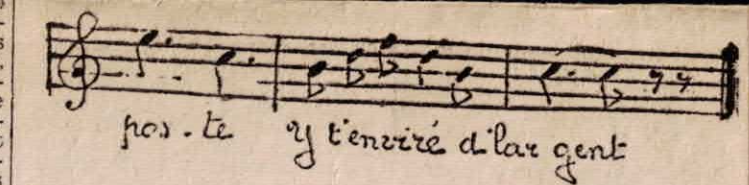
J. P.

J. P.

J. P.

J. P.

J. P.



Adieu notre pays chéri ;
Amis, partons pour le Berry
Adieu Corcelle,
Anost, Verreins, le Creux,
Que l'on attelle
La charrette et les bœufs.

Les uns s'en vont à Commeny ?
Les autres à Bourges en Berry.

Puis à La Guerche,
Nevers et d'autres lieux,
Car la fourrage
Ne manque pas aux bœufs.

D'autres s'en vont à Saint-Fargeau
Toucy, Saint-Sauveur et Bléneau,
Conduir la corce,
Charbons et bois carré.
On voit la force
Là de leurs bœufs barres.

Planchez, Montsauche et St-Brissou
Au premier mai tous nous partons ;
Ouroux, Gécogne,
Frétoy, Gien puis Arleuf,
Pour la Bourgogne,
Allons piquez vos bœufs.

En avant donc les deux corbins,
Vous savez déjà les chemins,
Chers camarades,
Ornonns leurs fronts puissants
D'une cocarde
Et de deux beaux rubans.

Chère Fanchon essuie tes yeux
Voichi le monument des raidieux
Élons, mai béle,
Aidoucis ton chaigrin.
Souais-mouai fiède
Jusqu'at là Saint-Martin.

Tasse de bin engraisier l'coïco,
At l'ôcreze erzippe-tai aïnp'sot ;
Soign'bin lai vesse
Elie nous féré d' l'arantz,
Remplis sai cresse,
Ne lai taich' manquer d'ran.

T'ée bin das treuffes et du bié nor
O t'reste encore un carté d'lard ;
Dans lai feuillette,
Quand o gnéré pu ran,
Chitôt p'lè poste
Y t'enviré d' l'arantz.

Allons vé l'en, ne réboie pas,
Y t'écrivé du pays-bas ;
Envie en classe
Le p-tiot sans l'féré manquer,
Et por té tasse
De ne pas m'oublier.

Chu le chariot é-tu mis le saic ?...
Doune mai pipe et mon taibaic,
Mai limoustine
Et mon grand éguon,
Ne te chaigrine
Pas mai boune Fanchon.

A LIRE ... A LIRE ...

MARTE GAUTHIER
« Au carrefour de trois provinces »
La vie ressuscitée, d'après les archives, de seigneuries, et de prieurés de la région de Montambert, Cronat, La Nocle, la Roche-Millay, Remilly, Tazilly, Ternant, etc... (deux volumes).

JOSEPH BRULEY
« Le Morvan, Cœur de la France »
3 volumes qui forment une encyclopédie.

LEON BOUSSARD
« L'Irritzing ou le Destin des Basques »
Remarquable et parfois passionnante étude de l'ethnie basque par un académicien du Morvan.

CHANOINE GRIVOT
« Autun »
La bible de la ville d'Auguste. JEAN DROUILLET
« Folklore du Nivernais et du Morvan »
Une somme en 5 volumes.